

# I

---

Un coup de canon formidable ébranle les murs de la boulangerie « Barthélémyches ». Il est à peine sept heures du matin. Barthélémy Delhommais sursaute et, laissant là le peu de pain qu'il vient juste de sortir du four, se rue dehors. Encore deux coups de canon, tirés sans doute par les Prussiens qui cernent Paris depuis six semaines. Serait-ce l'annonce de l'échec des négociations entre Thiers et Bismarck qui sonne le glas de la capitulation en ce matin du 15 novembre 1870 ? Les négociations de paix entre Thiers et Bismarck viennent d'échouer. Les habitants affolés sortent des immeubles comme des rats quittant un bateau en feu. Une appréhension terrible écrase le cœur du boulanger. Ses jambes sont faibles. L'ensemble de la situation se présente nettement à son esprit. D'un côté la Prusse, armée jusqu'aux dents et forte de 180 000 hommes, de l'autre Paris avec ses habitants qui manquent déjà de vivres, des pauvres qui s'appauvrissent, des riches qui spéculent, des ministres qui ne savent plus quoi entreprendre pour calmer une population en déroute. La mairie de Paris est abolie et Jules Ferry en devient le nouveau maire. Les gens ont des mines soucieuses, tendues. Des groupes d'hommes en blouse assiègent un vendeur de journaux. D'autres écoutent un étudiant qui leur lit à haute voix les informations les plus récentes. Près de la Porte d'Orléans, un monsieur vêtu d'un

veston noir et coiffé d'un chapeau entonne *La Marseillaise*. Un cirreur maigre comme un os de seiche cligne de l'œil à Barthélémy en s'exclamant :

— Ça devient mauvais ! Mais il faut quand même penser aux chaussures.

Cette phrase, Barthélémy se la répète en piétinant parmi la foule. Son esprit fatigué y découvre un sens profond, philosophique. Quoi qu'il arrive, chacun doit exercer son métier, sa passion. Il pense à Madeleine, sa femme et à ses enfants, Guillemette et Jean-Baptiste, qui sont à l'autre bout de Paris, chez sa belle-mère. L'idée de les revoir ce soir lui est d'un grand réconfort. À quarante ans, Barthélémy est un homme comblé par la vie. Il a épousé Madeleine, voici plus de vingt ans. Créés l'un pour l'autre, ils ont chéri leur progéniture en travaillant dur. Lui comme boulanger, elle comme infirmière à la Pitié-Salpêtrière. Et devant ces Prussiens qui sont aux bords de Paris, Barthélémy ressent comme une amertume et un désespoir dans son amour. Comme si, après avoir construit un édifice, pierre par pierre, un intrus venait, peu à peu le démolir.

De nouveau, la pensée de la guerre le hante. Il oscille un instant entre le visage de Madeleine et l'étrange atmosphère de la rue. Il lutte pour tenter de garder les idées claires et grimpe l'escalier tortueux d'un journal *L'Illustration de Paris* dont il connaît très bien le directeur, un dénommé Balmain Voitou, ami et client de la boulangerie. Des hommes écrivent sur des coins de table. L'air est engorgé d'une fumée bleuâtre, preuve qu'ils ont travaillé toute la nuit. Barthélémy serre quelques mains au hasard. Balmain, qui ne l'a d'abord pas remarqué, le saisit par les épaules et l'entraîne vers le fond de la pièce à l'abri des regards indiscrets. Son front est livide. Sa petite barbe blonde pend tristement :

— Alors Barthélémy, tu cèdes aussi à la panique générale ? C'est la fin à brève échéance si nous ne réagissons pas rapidement.

— Les efforts de la prochaine médiation aboutiront peut-être, la dernière ayant échoué, Paris consentira sans doute à baisser pavillon devant la Prusse. Si nos gouvernants pouvaient être moins fiers après l'humiliation de Sedan, et la cuisante défaite de Bazaine à Metz où ses 173 000 hommes sont faits prisonniers.

— Je ne suis pas tout à fait d'accord avec toi. Il faut d'abord nettoyer Paris des profiteurs qui spéculent sur le dos de la population et organiser la résistance pour survivre et ensuite vaincre. J'appelle dans la prochaine une à la mobilisation intellectuelle et armée.

— Tu as tort Balmain. Nous allons étouffer la population dans l'étau des Prussiens. Mieux vaut-il négocier à nouveau avec eux.

— J'admire les hommes qui placent l'amour du prochain plus haut que celui de la patrie.

— Tu rêves, Balmain. Il s'agit juste maintenant de sauver sa peau. Je ne reçois quasiment plus de farine au magasin. La pénurie s'installe, plus de pain donc plus de vie ni d'espoir. Le froid nous encercle.

— Ton constat est réaliste : alors battons-nous jusqu'à la dernière goutte de sang comme en 1830 et 1848.

Barthélémy s'éponge le front. Contre toute raison, il lui semble qu'il va souffrir plus que les autres de ces perturbations politiques et économiques. Il ne sait pas vivre dans le désordre. Il faut pour qu'il soit heureux qu'une société bien organisée encadre sa personne. Pour cela, il est prêt à payer des impôts, des taxes, et à fermer les yeux sur quelques injustices. Mais voici qu'on veut en faire un héros malgré lui.

De jour en jour, l'impatience et la rage de Barthélémy deviennent plus intenses. Aux portes de Paris, des hommes se battent pour défendre la capitale. Ici, on ne parle que de comités d'études, de réunions, de conférences de professeurs. Depuis des jours, les instituteurs, les médecins, les avocats, les pharmaciens fondent des associations. Ces congrès plus ou moins officiels rassemblent des hordes de messieurs à barbiche et à faux-col sale qui votent, condamnent et absolvent au nom de leur prétendue position sociale. Et le gouvernement, débordé, est désorganisé depuis que Gambetta s'est envolé par montgolfière à Tours pour tenter de fédérer les provinces et de gouverner le pays tant bien que mal. Balmain quitte Barthélémy pour répondre à un visiteur visiblement pressé de lui confier quelques informations. Il revient en brandissant son calepin chiffonné :

— On me confirme la réunion des ouvriers pour demain après-midi. Elle aura lieu dans la salle ovale des Tuileries. Je m'étais promis d'y aller, seulement je ne pourrai pas. Mais toi, Barthélémy, tu n'as pas grand-chose à faire l'après-midi, tu ne voudrais pas t'y rendre ?

— Avec plaisir.

Balmain lui serre la main d'une manière vigoureuse et émue.

— Tu es un véritable ami de la paix, affirme-t-il. À propos, sais-tu que je rencontre fréquemment un bien curieux personnage qui prétend bien te connaître ?

— Qui ?

— Un certain Ferdinand Lenormand. Quel genre d'homme est-ce ?

— Je n'en sais rien, répond Barthélémy avec brusquerie.

— En tous les cas, il m'intrigue, il fourre son nez partout, pose une kyrielle de questions en prêchant le faux pour savoir le vrai... Et ses réflexions sont parfois si bizarres. Il a

l'air bien renseigné. Ne serait-il pas dans la police, ou dans la diplomatie ?

Barthélémy éclate de rire. Balmain rit aussi, en se peignant la barbiche. Puis, il soupire :

— Ah ! nous rions et, pendant ce temps-là, qu'est-ce qui se prépare ? Bien malin est celui qui le sait.

— Faisons confiance au peuple, il a toujours été souverain.

Barthélémy se sent pris, tout à coup, d'une sympathie tenace pour les braves ouvriers parisiens. Il est de tout cœur avec eux. Il ne compte plus que sur eux pour le défendre. En sortant du bureau, il passe chez la mercière, achète un ruban rouge et le glisse ostensiblement dans la boutonnière de son veston.

Depuis fin novembre, la situation n'a fait qu'empirer, les tentatives de reprise de la capitale par les armées déployées en province, comme celle du général d'Aurelles partie de Tours, sont avortées. Barthélémy a dû fermer sa boulangerie. Les Prussiens ont pris les Parisiens en otage et plus aucune denrée ne pénètre maintenant dans la ville affamée. Fort heureusement, le malin boulanger avait mis deux grands sachets de farine de côté, au cas où... Durant tout son voyage qui le mène de chez Ferdinand Lenormand vers son domicile, Barthélémy appréhende la scène que Madeleine lui réserve pour son retour. Elle n'aime pas être seule depuis que Paris est devenu un lieu dangereux, voire malsain. Mais Madeleine n'est pas fâchée. Avec l'approche des fêtes, une certaine émotion s'est emparée d'elle. Elle dort mal et les journées sont trop brèves à son gré, elle a beaucoup de travail à l'hôpital avec tous les événements tragiques. Dès son arrivée, Barthélémy est pris bien malgré lui dans le tourbillon. Il s'agit de savoir où on placerait la crèche. La famille Delhommais doit rivaliser d'idées pour faire plaisir sans moyens. Madeleine a acheté un poulet au marché noir grâce à la femme du directeur de l'hôpital.

— Un poulet ! gémit-elle en riant, comme si elle avait trouvé une pépite d'or dans un fleuve, il lui a quand même coûté la broche de tante Ernestine, mais Noël est sacré.

Barthélémy la fait enrager en lui affirmant qu'il est rentré bredouille, même en troquant, elle lui répond qu'elle-même n'a rien d'autre que ce fichu volatile et, que d'ailleurs, il ne mérite que des réprimandes parce qu'il l'a laissée seule pour aller chez Ferdinand Lenormand. Ces cachotteries sont de règle chez les Delhommais à la veille des fêtes. Toute la maisonnée participe au mystère. Jean-Baptiste et Guillemette, leurs enfants, traversent une période agitée. Il leur semble que le monde va changer d'un coup de magie du calendrier. Ils tentent d'oublier les difficultés de leur quotidien. Noël approche, mais sans le parfum de résine qui emplissait le corridor, les précédentes années. Guillemette et Jean-Baptiste ont tout de même réalisé un cahier de souvenirs. Leur chambre sent bon la couleur, la colle fraîche. Des lambeaux de papier traînent sur le tapis.

La nuit du 23 au 24 décembre, Guillemette dort mal. Le jour se lève enfin, blanc et vide, pur et froid, comme tous l'espéraient. Madeleine porte une robe bleue, brillante comme un ruisseau, que la vieille couturière a arrangée. Barthélémy s'est rasé et porte un filet transparent sur ses moustaches huilées. Tous deux sentent l'eau de Cologne et paraissent heureux de vivre. Les heures coulent lentement jusqu'au départ pour l'église Saint-Sulpice dont la construction vient de s'achever après 130 ans de travaux. Peu avant l'heure de la messe, la famille Delhommais, au grand complet se met en route. Dehors, Guillemette et Jean-Baptiste se tiennent la main, par crainte d'une agression. Paris est devenu fou sans nourriture. Condamnés à mourir de faim, les plus pauvres chassent les rats et mangent les animaux des zoos. Les chevaux qui tiraient les voitures hier encore sont passés à la casserole. Les bouchers vendent des

brochettes de moineaux, du chat ou du chien et le rat se vend 2 francs pièce. On se rend à l'église à pied. Les rues sont tétanisées par le givre.

Après l'ombre froide et la brume, Barthélémy éprouve un choc au cœur en pénétrant dans l'édifice bondé. Devant lui, il n'y a que des dos et des têtes. À droite, à gauche, palpitent des bougies innombrables. Des voix célestes chantent quelque part, très loin. Au fond, un prêtre rubicond annonce la venue au monde de Jésus-Christ. Il fait très froid. Les fidèles fleurent pour certains le savon ou d'étranges remugles. À côté du boulanger, un enfant hirsute et plein de morve demande à sa mère si la cérémonie est bientôt finie. En guise de réponse, un chant énorme, tumultueux assourdit l'assemblée. Les statues chantent. C'est sublime et terrible. Barthélémy sent qu'il va se trouver mal. Son estomac le tiraille.

— Je vais sortir quelques instants, murmure-t-il à l'oreille de Madeleine.

Sur le parvis, l'air pur et froid, le silence l'accueillent. Il s'assoit un instant sur un banc. À travers les portes résonne le chant majestueux de la chorale. On dirait l'assaut furieux des vagues, derrière un rempart de rochers. Dans ces ténèbres de neige et d'étoiles, il ne parvient plus à considérer sa vie, lui qui a douté, souffert, travaillé pour la construire. Elle n'est plus rien que déception et échec, de faire mourir de faim sa famille, dans un conflit qui s'est durci. Il lui paraît que cette minute est la plus insoutenable et qu'il s'en souviendrait jusqu'à son dernier souffle, comme d'un paysage d'apocalypse. Et pourtant des dizaines de milliers d'hommes dans Paris connaissent ce sentiment. Et c'est cette banalité même qui en assure la dureté. Une lueur rougeâtre éclaire le parvis de l'église. La lune paraît, inonde d'une lumière vierge les allées blanches où glissent les ombres de quelques rares passants. Des pigeons en sursis

s'envolent en roucoulant. L'année dernière, à la même heure, la paroisse avait organisé un raout. Barthélémy en salive. La messe terminée, la famille s'en retourne au domicile. Jadis, ils passaient en voiture des maisons pauvres aux maisons riches. Aujourd'hui, ils passent d'une maison pauvre à une maison pauvre, des larmes de givre pendues au bout de leur nez rouge.

Le lendemain, Barthélémy s'éveille tôt, parce qu'un poids insolite lui comprime la cage thoracique. Il descend dans la salle commune. Les rideaux maintiennent dans la pièce une pénombre bleue. La flamme de la veilleuse brûle sous la statue dorée de la Vierge. C'est enfin Noël. Et pourtant, il se sent lourd à l'idée d'annoncer la terrible nouvelle à sa famille. Il va d'abord laisser la journée se dérouler comme prévu. On échangera les cadeaux troqués et on préparera le repas avec le peu de victuailles restantes. Un poulet pour cinq et quelques pommes de terre. Barthélémy a invité Ferdinand Lenormand. Jean-Baptiste a prévu de déclamer ses vers, et Guillemette de chanter les chants composés par son frère avec Madeleine au piano. La journée se passe comme prévu. L'invité arrive vers le coup des 7 heures du soir. On distribue les maigres présents et on se congratule d'un air faussement guilleret. Dans la salle à manger aux boiseries safranées, tous dégustent lentement le pain que Barthélémy a religieusement cuit dans l'après-midi. Chaque bouchée est une pure bénédiction. Chaque miette avalée se déguste comme il se doit. Puis, on parle, on rit, comme si ce jour était un jour comparable aux autres. Ferdinand raconte des anecdotes amusantes comme celle du préfet alsacien Edmond Valentin qui a rejoint la forteresse de Strasbourg à la nage pour y prendre son nouveau poste. Barthélémy a sorti une bouteille de Châteauneuf-du-Pape 1859 en souvenir de la victoire de Solférino par Napoléon III. Tout à coup, les sons du piano se font entendre derrière la cloison. Les



portes du salon s'ouvrent sur Guillemette qui a mis sa plus belle robe à crinoline. À ses côtés Jean-Baptiste qui se sent pâlir, faiblir et se métamorphoser en un artiste en vogue. Il croise d'abord les bras sur la poitrine, puis les tend au ciel, redresse son cou et se met à déclamer d'une forte voix :

*Je vais me mettre en voyage  
Pour visiter mes amis  
Je porte en main mon bagage ;  
Mon billet est déjà pris*

*L'aventure commence demain  
Sur les routes enneigées  
Papa m'a donné une belle miche de pain  
Bien dorée, elle calmera ma faim...*

Barthélémy regarde son fils, debout au centre de la pièce qui récite ses vers détestables avec la gravité et l'aplomb d'un artiste de cabaret. Et tandis qu'il le regarde, se lève en lui le souvenir d'un autre garçon, d'une autre fête. Dans une grande cour poudreuse, écrasée par le soleil, un gamin noiraud poursuit une fillette blonde à la robe amidonnée et décorée de rubans, aux bottines pointues. Le gamin tient une épée en bois serrée contre sa hanche. Les parents assis sur le perron parlent entre eux, rient comme le font tous les parents du monde. Maintenant ce garnement est devenu un homme. Et cette fillette blonde, aux jambes agiles, c'est Guillemette. Et ce sont ses enfants qui sont là devant lui qui prendront le relais, qui ont volé leur jeunesse et leur insouciance d'autrefois. Barthélémy tressaille à cette pensée et regarde machinalement la glace du salon, dans son cadre doré. Il y voit son propre reflet, angulaire, aux yeux en amande, au menton proéminent. Jean-Baptiste lui ressemble fortement. Guillemette, c'est plutôt sa mère, une

blonde aux yeux bleus, au visage doux, aux lèvres fines et aux joues rosées. Les visages de Barthélémy et Madeleine apparaissent au milieu de leur progéniture, sans fraîcheur et sans espoir. Hier encore, Madeleine était une jeune fille pensive et attentionnée. Les dates, les noms se brouillent dans son esprit. Il se juge vieux, faible, inutile. Il croit percevoir, à travers son corps, l'érosion terrible du temps. Mais de quoi se plaint-il en somme ? Sa vie était quasiment faite jusqu'à ce maudit conflit. Personne au fond n'est responsable du sort de la capitale étouffée par les Prussiens depuis le 19 septembre.

Jean-Baptiste récite toujours sa mièvre poésie et Barthélémy se sent de plus en plus irrité par cet enfant qui lui envoie la réalité de son âge. Soudain, Ferdinand le prend par le bras en murmurant :

— Ça va mon vieux ? Tu m'as l'air soucieux !

— Il faut bien un soir comme cela et c'est peut-être le dernier que nous passons ensemble !

— Tu es certain de ne pas regretter ta décision.

— Non... Enfin, je ne sais pas.

— Bon. Il faudrait peut-être les en informer, il est grand temps.

En guise de réponse, Barthélémy s'approche de la fenêtre, écarte machinalement le rideau. De l'autre côté de la rue, il voit une maison aux vitres faiblement éclairées par les bougies économisées pour la soirée. Les silhouettes se dessinent très bien. Là-bas aussi, on rit, on chante. Il y a des enfants qui chahutent, une mère avec une robe élimée, un père fumant la pipe, la vie. C'est si banal, la vie. Il soupire et retourne vers son ami :

— Tu as raison, il faut que j'aie le courage de leur apprendre la terrible décision, goûtons d'abord cette vieille « quetsche » que feu mon oncle de Rothau en Alsace m'a laissée...